

tions de leur cœur. Pendant qu'ils s'habillaient, je retournais à mon fauteuil pour écrire quelques lignes. Ils me donnaient un peu d'argent, me serrèrent la main et s'en allaient. Tant bien que mal, pour chacun d'eux j'avais déchiffré une énigme et inscrit ma réponse sur la feuille qu'ils pliaient en quatre et emportaient sans la regarder. La pièce voisine bondée – toux d'automne, ventres douloureux, foies vindicatifs – remuait vaguement, murmurait, déplaçait des chaises ; je l'entendais vivre à travers une mince cloison derrière laquelle attendaient une dizaine de personnes lisant ces revues de voyage et de gastronomie que les fabricants de remèdes distribuent gratuitement aux médecins.

JEAN REVERZY

le passage





le passage

© Éditions Flammarion, 1977

© Les Éditions du Sonneur, 2014 pour la présente édition

ISBN : 978-2-916136-70-7

Dépôt légal : mars 2014

Conception graphique : Anne Brézès

Les Éditions du Sonneur
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris
www.editionsdusonneur.com

JEAN REVERZY

le passage



chapitre un

CETTE HISTOIRE COMMENÇA UN APRÈS-MIDI, loin de la mer. Je besognais dans une grande pièce médiocrement meublée d'un bureau, d'un fauteuil, de quelques chaises, d'un divan poisseux de contacts humains et d'une vitrine où luisaient des instruments de verre et de métal. Dehors, au-delà des vitres dépolies, un pâle soleil d'automne et de France. Un à un, des êtres venaient s'asseoir près de moi; nous parlions à voix basse; puis ils se levaient pour se dévêtir et s'étendre sur le divan: alors je palpais leur nudité, j'écoutais leur souffle et les pulsations de leur cœur. Pendant qu'ils s'habillaient, je retournais à mon fauteuil pour écrire quelques lignes. Ils me donnaient un peu d'argent, me serraient la main et s'en allaient. Tant bien que mal, pour chacun d'eux j'avais déchiffré une énigme et inscrit ma réponse sur la feuille qu'ils pliaient en quatre et emportaient sans la regarder.

La pièce voisine bondée – toux d'automne, ventres douloureux, foies vindicatifs – remuait vaguement, murmurait, déplaçait des chaises ; je l'entendais vivre à travers une mince cloison derrière laquelle attendaient une dizaine de personnes lisant ces revues de voyage et de gastronomie que les fabricants de remèdes distribuent gratuitement aux médecins. La salle d'attente d'un docteur bruit comme une cage d'oiseaux ; elle emprisonne des rêves, des angoisses et parfois de singulières odeurs.

Assis à mon bureau, sagement, comme un écolier à son pupitre, j'étais au centre de la pensée de tous ceux qui attendaient, me regardaient, m'écoutaient et s'en allaient. Depuis des années, cela se renouvelait tous les jours ; cela continuerait encore jusqu'au désastre personnel autour duquel peureusement mon imagination tournait parfois. Mais ce jour-là – le jour où commença cette histoire –, une pensée, un souvenir insolites troublaient la quiétude monotone de l'univers limité et raisonnable où j'avais choisi de vivre. Cette pensée était la mer ; ce souvenir celui d'un monde imaginé puis parcouru, que j'appelais encore parfois de son nom au prestige perdu : la Polynésie.

Devant moi, se tenait un homme nu, un corps gras, lactescent sous un pelage grisonnant. À regret, il s'était séparé de vêtements ternes, usagés, empreints de sa substance, scellés à sa peau comme le pansement à

la plaie vive. Le malade souvent redoute ce dépouillement et, devant la nudité, recule comme devant une eau glacée. En se débarrassant de sa chrysalide, l'insecte doit ressentir de ces douleurs et comme lui, l'homme souffre en se libérant d'une enveloppe empestée par sa sueur. Et moi, je pensais aux mers du Sud, je ne le regardais pas; je l'écoutais à peine. Il s'était étendu sur le divan; je dus faire un effort pour l'examiner, réfléchir sur sa maladie. Un corps s'abandonnait à mes mains actives qui le palpaient et le pétrissaient comme une pâte grasse et ferme. L'esprit ailleurs, je regardais mes doigts longs et minces, dont la peau plissée aux jointures dessinait de minuscules maelströms, s'étendant et se fermant tour à tour.

Le temps passait. Aux questions l'homme répondait lentement, d'une voix gluante. Mais j'avais fini par trouver ce que je cherchais et, satisfait de ma découverte, je m'étais relevé. Tout cela, cependant, avait été long. Je suis médecin, et les médecins sont des gens pressés qui comptent leur temps et leur argent. Ils glissent dans un monde auquel ils ne participent qu'à demi; un mur les sépare de la vie qu'ils surveillent. Pour eux, tous les êtres s'agitent en un coma permanent et, parce qu'ils la connaissent, ils se tiennent à l'écart de l'universelle agonie. Leur expérience est le résidu de souffrances aiguës ou monotones. Dès l'aube, ils lèvent le drap du dernier mort de la nuit, puis errent parmi des

formes qui se plaignent, qui pleurent, qui simulent. Après des années, ces témoins permanents du passage et de la fluidité de la vie devraient aboutir au plus rigoureux désespoir. Mais le vieil inconscient humain les avilit ou les protège de trop de lucidité et ces spectateurs de toutes les angoisses ne sont pour la plupart que de petits épargnants. Ce jour-là, pressé comme les autres, je me hâtai d'en finir avec mon patient maintenant debout, qui, de ses gros doigts trapus et bruns comme des pénis, enfouissait les pans de sa chemise à l'intérieur de son pantalon. L'index levé, je déclarai : « Il faut entrer à l'hôpital. » Il m'écouta sans rien dire. Alors, je le vis mieux : c'était un paysan de la ville, un terrassier remueur de remblais, leueur de pavés. Sous un casque de cheveux gris, son visage d'un demi-siècle, simplifié, sans angles, ressemblait à celui de ces statues usées par le vent du désert. J'aurais voulu en finir vite ; mais au fond, en homme assez bon que la misère et la douleur gênent et parfois tourmentent, je me reprochai d'avoir été bref, je parlai d'abus anciens, de la nécessité de beaucoup de soins, de repos : « Vous guérirez ; vous reprendrez votre travail », répétai-je deux ou trois fois.

Et comme le malade ne semblait pas me croire, je me tus, de nouveau impatient, fronçant les sourcils et essayant de penser à autre chose. Cela, d'ailleurs, se fit sans effort : dans mon esprit, l'obsession de ce jour

reparut, le visage d'un homme oublié qui, incroyablement, revenait... Le visage de Palabaud perdu au bout de cette promenade, indécise, exténuante, ce voyage dans les mers du Sud, maintenant irréel comme les lointaines lectures de la jeunesse.

J'étais un petit docteur attaché à une banlieue triste. Je savais un peu de médecine : la digitale ranime les cœurs, la morphine endort les douleurs vives, la pénicilline modère les fièvres. Quand je devinais un cancer, un peu attristé, je disais : « Vous entrerez à l'hôpital. » Contre la toux et les rhumes je formulais des potions délicieuses. Mais au-delà d'une vie calme subsistait un regret qui, certains jours, ressemblait à un remords. Jadis il y avait eu pour moi un départ émouvant de France, et une période de pérégrinations, puis un retour à partir duquel mon existence avait changé. Les mers et les îles n'avaient pas voulu de moi. Fixé dans ma ville, j'étais devenu le médecin d'un quartier malheureux ; j'avais accepté ce destin et un horizon de hautes maisons misérables. Des infiniment pauvres, des intouchables puis des ouvriers, des employés chétifs avaient frappé à ma porte : je les avais soignés comme, là-bas, j'eusse soigné les lépreux. Tout le jour, ils venaient s'étendre sur mon divan brûlé par leur fièvre, verni par la sueur de leurs angoisses. Le soir, un cartable sous le bras comme les policiers, j'escaladais

les exténuants escaliers de la misère : ces spirales semblent mener au ciel et finissent au corridor noir de l'enfer prolétarien. Je pensais que ces gens m'aimaient et comme quelque chose persistait en moi de cette bonté naïve de l'enfance, cela m'avait longtemps suffi. Un jour, des boutiquiers, des bouchers, des coiffeurs, des marchands de primeurs m'honorèrent de leur confiance. Un filet d'argent coula de la maladie et de la mort. Au temps de cette histoire, ma réputation s'étendait hors du faubourg ; des individus riches sonnaient craintivement à ma porte et entraient, gênés comme dans un mauvais lieu. Parmi ces travaux et ces délices, l'amour de la mer, le souvenir de la Polynésie ne pouvaient survivre. Après bien des années, le lent travail de la vie, cet effritement invisible et ininterrompu, avait fini par m'en détacher. J'avais ressenti l'oubli, ce mal, en un temps où je ne pouvais rien pour en arrêter les ravages. Alors, j'avais renié la Polynésie, ces îles éparpillées, grains égaux sur la carte d'un atlas, où mon enfance avait placé tout l'espoir de la vie et que, plus tard, j'avais vues sortir de la mer. Un jour, je reconnus qu'il était possible de vivre loin d'elles ; un sentiment avait fondu sans bruit. Mais parfois il me fut dur d'évoquer ce que j'avais tant aimé et dont il ne restait rien, hormis un vague regret. Et cela dura jusqu'au jour où une lettre, arrivée par miracle, m'apprit la survivance de Palabaud, l'homme des mers du Sud.

Le compagnon des voyages anciens écrivait de l'hôpital de Papeete : malade, il allait revenir dans la ville quittée depuis bien longtemps. Je flairai la mort et crus deviner un désir de survie. Se prolongeant depuis des semaines, l'attente de ce retour ranimait des sentiments perdus, des noms dégradés, vidés de tout prestige, curieusement surgis d'une zone obscure, des noms d'îles : Huahine, Bora Bora, Maupiti. Avec eux, revenaient des êtres et des regards. Le temps passait encore. Le souvenir de l'homme et du rêve ancien s'effaçait et un nouvel oubli m'apaisait, peu prodigue que j'étais d'émotions et de pensées qui eussent troublé ma quiétude d'homme fatigué. Arrivé, comme l'on dit !

Puis, cet après-midi, une voix banale m'avait appelé au téléphone, c'était celle de Palabaud. Il venait d'arriver. Trop fatigué pour aller plus loin, il m'attendait près de la gare, dans une chambre d'hôtel. La voix nouvelle m'avait fait oublier le malade maintenant assis, qui, sa casquette sur la tête, allumait une cigarette.

Sans discussion, l'homme s'était soumis : il entrerait à l'hôpital. Je promis une visite et écrivis une lettre que je lui tendis. Alors il tira de son portefeuille quelques billets froissés et me paya. Je lui serrai la main ; il s'en alla.

D'un pas lourd, je me dirigeai vers la salle d'attente. Dans la pièce à l'unique fenêtre ouverte sur un boulevard désert, une dizaine de personnes assises autour

d'une table chargée de brochures lisaient distraitemment; une femme tenait sur ses genoux un enfant emmitouflé. Certains fumaient et, dans la salle exigüe, l'odeur du monde ouvrier, un peu rance, se mêlait à celle du tabac. Aux murs, quatre photographies montraient des groupes de médecins et d'étudiants, vêtus de blanc, souvenirs des hôpitaux que j'avais fréquentés.

En ouvrant la porte, je donnai un coup d'œil à ces visages, bien que je les connusse tous pour les avoir regardés mille fois, me demandant la signification de ce regard, investigateur encore, à la recherche d'une sensation prévue que je savais inoffensive.

Cet amour du calme, ce souhait d'un amortissement de tous les chocs me faisaient redouter la rencontre qui se préparait. Avec Palabaud, revenait une obsession ancienne; je revoyais les îles, je revoyais aussi un visage du passé, au milieu de cette foule polychrome qui, avec des pleurs et des fleurs, salue sur les quais de Papeete le départ des navires: il avait été un homme jeune, long, voûté, s'exprimant mal, sans culture. Le temps et les tropiques n'avaient pu qu'altérer cette image. En Océanie, sauf la mer et les nuages, tout est flou et impur. La décrépitude des paysages se reflète sur les traits des humains, sur leurs pensées. Aussi, à mesure que les heures passaient, une nouvelle figure du revenant se dessinait dans une auréole corrompue.

Je le revoyais assez distinctement parfois, avec des détails; j'entendais sa parole étrange, car il allait rarement jusqu'au bout d'une phrase. Certains mots lui faisaient peur; il les évitait, tâchant de les remplacer par un geste ou une métaphore. Sa conversation ne prenait forme que lorsqu'il parlait de sa maladie de foie: alors, il devenait intarissable et se déclarait hépatique avec conviction et noblesse. Notre amitié datait du jour où je l'avais patiemment écouté me conter avec art ses ignobles matins de tristesse, ses réveils, moments intermédiaires entre un rêve confus et une souffrance immédiate. La première notion d'un jour nouveau était la saveur amère et brûlante d'un flux lent et doux remontant vers le gosier, la bouche, les narines. En quête d'un impossible secours, Palabaud aspirait vainement et fortement l'air tiède du matin tropical. Vomir lui semblait une issue honteuse; l'esprit repoussait un acte symbolisant trop clairement la maladie et plus loin la mort. À un désir de santé, à une force spirituelle pure se heurtait le flot envahissant de salive et de bile qu'il avalait avec peine. Quelqu'un pleurait en lui sur cette nausée. Et puis une sensation de l'équilibre instable de son corps pourtant couché le figeait dans l'immobilité la plus complète. Une nouvelle douleur pouvait alors se faire jour: une brûlure des paupières qui persisterait jusqu'au soir. Palabaud aurait voulu s'endormir, mais le mal l'en empêchait. Sou-

dain, quelque chose semblait se rompre dans sa poitrine. Une force supérieure s'emparait de lui. Secoué de spasmes affreux, il se sentait tiré du lit comme par la poigne irrésistible d'un bourreau et jeté contre l'étroit lavabo. Vomir accaparait son existence; la lutte était finie, il s'abandonnait. Cela durait des secondes et des secondes et son dégoût immense vacillait comme une flamme incertaine. Enfin, il se sentait mieux. Les forces diaboliques filaient dans le fluide jaunâtre qui tourbillonnait un instant avant d'être absorbé par le trou du lavabo. Palabaud alors se redressait, la bouche encore boueuse, les paupières en feu; il découvrait qu'il faisait grand jour, qu'au-dehors le soleil resplendissait sur les coraux, qu'à l'intérieur de la pièce une glace malveillante réfléchissait son visage bistré. Palabaud aimait qu'un médecin l'écoutât. Dix ans plus tôt, j'avais reçu ses confidences et n'en avais rien oublié.

Les journaux s'abaissèrent, les regards se levèrent. Une femme se dressa en disant: « C'est mon tour! » Je la vis sans plaisir: cette consultation ne serait pas payée; la femme était une prostituée et beaucoup de médecins ont l'étrange coutume de ne pas demander d'honoraires aux prêtres et aux filles de joie. Notre engeance est, dit-on, âpre au gain et l'usage d'une telle gratuité peut étonner. Mais sans doute éprouvons-nous une solidarité obscure avec des êtres qui peinent

comme nous dans les zones mystérieuses des douleurs, des jouissances et des craintes.

Je connaissais bien la nouvelle venue, fille de la concierge d'un immeuble voisin. Le jour, dans la loge, elle suppléait sa mère « qui faisait des ménages » et, dès le soir tombé, errait sur les trottoirs. Elle se déshabilla : la lingerie noire et fluide s'écoula et se répandit sur une chaise. La fille eut, pour quitter son slip, un mouvement d'une aisance et d'une rapidité qui rappelait le geste merveilleusement bref du joueur de tennis renvoyant la balle. Puis elle roula ses bas en bourrelets jusqu'aux chevilles et s'étendit sur le divan. Maigre, flétrie, c'était un déchet de la carrière galante, voué aux plus bas ouvrages.

« C'est encore le ventre », me dit-elle simplement, avec un soupir.

Près d'elle, une fois de plus, je souffris de la malpropreté de son corps. L'eau était rare dans la pièce unique où elle vivait avec sa mère. Je me souvenais, après une visite, m'être lavé les mains dans un étroit lavabo encombré de vaisselle ; je n'y avais vu comme objets de toilette qu'un linge visqueux accroché au robinet et un morceau de savon poli comme un galet. Ma patiente ne connaissait pas d'autres ablutions que le bain de siège des hôtels borgnes où elle gagnait sa vie. Peu remarquable au premier regard, sa malpropreté se révélait à mesure que je l'observais davantage ; un

point noir marquait chaque pore ; l'ombilic était un puits obscur de saletés accumulées. Je retins mon souffle à l'odeur de marécage de ce corps malade et malpropre. Nous parlions très sérieusement, avares l'un et l'autre de nos mots. Elle m'expliquait ses troubles avec beaucoup de clarté. Aussi, notre dialogue fut bref et l'examen plus bref encore. Elle se leva et remit ses vêtements ; puis elle s'approcha de la glace, ouvrit son sac, se farda les lèvres, tandis que, penché sur mon bureau et retrouvant mon attitude habituelle d'écolier appliqué à son devoir, je rédigeais une ordonnance.

La malpropreté de la femme dont j'avais palpé le corps, le dégoût que j'en éprouvais me ramenèrent encore, ce jour-là, vers la Polynésie. Le sentiment de la malpropreté procède de la mort et parce que nous ne voulons pas voir l'image de notre future décomposition, nous repoussons tout ce dont elle est faite. Il y a dans le dégoût une tentative avortée d'oubli. Après le désagréable contact de la fille négligée, le souvenir des îles des mers du Sud me fit penser à une autre malpropreté que j'avais connue, plus révoltante encore. Car, si la malpropreté des humains nous afflige, celle de la nature, qui existe, que l'on rencontre à chaque pas dans les îles tropicales, nous trouble et nous bouleverse davantage.

En Océanie, les îles semblent jaillir lentement de la mer ; de la goélette qui en approche, on les regarde

curieusement s'élever et grandir. Avant de trouver la passe, le navire longe le récif extérieur où les lames se brisent et glissent à la surface d'une sorte de boulevard de corail, puis pénètre dans le lagon transparent, pur, semé d'énormes madrépores gris, verts, roses, blancs et propres à en faire adorer la vie.

À terre, un sentiment nouveau saisit : celui de la dissolution, de la malpropreté, de la corruption des êtres et des choses, de la mort. Le sol est un terreau noir, croulant, miné par des galeries sans nombre qu'ont creusées les crabes gris et poussiéreux, peuplade vigilante des rives de la lagune : au bruit des pas, ils disparaissent, puis peu à peu, rassurés, par milliers, sortent lentement de leurs trous. Ce fourmillement de crustacés inquiète par son immensité et son silence ; ils ont tout dévasté, pas un brin d'herbe ne survit. Les troncs des cocotiers, cannelés, boursoufflés et rongés à leur base s'élèvent et s'entrecroisent sous le froissement des palmes ; çà et là, l'un d'eux, effondré, pourrit dans la mer. Le mince ressac du lagon, le bruit mat de la chute d'une noix de coco troublent à peine un extraordinaire silence. Des débris végétaux desséchés, des palmes flétries et blanchissantes parsèment le sol aride et croulant. L'eau pure de la mer vient battre des cailloux boueux, des coquillages usés, des enchevêtrements de branches mortes. Pas une trace de détritus humain parmi ces déchets des mondes végétal et minéral. Un

malaise naît irrésistiblement du spectacle silencieux et mortel. Le nouveau venu, comme pris dans un piège et cherchant une issue, regarde du côté des récifs où se brisent les lames : il voudrait repartir.

La prostituée s'en alla ; d'autres malades lui succédèrent, puis la consultation prit fin. Je comptai l'argent que j'avais gagné et sortis pour aller rejoindre Palaud. Je traversai mon quartier, faubourg marqué encore par son passé villageois. Une maisonnette à jardinet survit entre des immeubles modernes ; une impasse s'enfonce entre de bruyants ateliers de mécanique ou d'imprimerie et débouche sur un champ d'herbes hautes et de buissons où s'écroule une mesure qui fut une grange. Rien n'est plus remarquable que la hideur variée des bâtisses de ciment armé, simples de ligne comme des dessins d'enfant, où gîte le monde ouvrier. Les façades les plus anciennes, salies par la fumée des usines et les brouillards, respirent déjà la sérénité apaisante des choses révolues. Mais les bâtiments neufs, entourés de palissades de planches disjointes, couvertes d'affiches déchirées, portent trop visiblement la première marque de l'usure pour ne pas sembler une singulière menace.

Je m'éloignai des maisons neuves annonciatrices de la lente mutation des choses, comme les îles aux rivages pourris dont j'allais retrouver le revenant. Alors je songeai à la mort : c'était une pensée familière. Une fois

déjà, le jour même, j'avais cru l'entrevoir lorsque, l'index pointé, j'avais dit: « Vous entrerez à l'hôpital. » Dans la maladie de Palabaud je la pressentis encore; j'imaginai la mort de mon ami, puis la mienne et ce fut sans frayeur. Devenue à la longue, malgré moi, l'objet de mon étude, la mort me paraissait peu redoutable. J'avais secouru tant d'êtres, à leurs dernières heures, par des paroles illusoires dont le sens réel était « Ne tremblez pas, tout se passera sans mal! » que je m'étais convaincu moi-même. Certes, de la mort elle-même, je ne savais pas plus long que les autres: j'ignorais où elle menait, mais cela ne m'inquiétait guère. Je l'attendais sans curiosité, n'arrivant pas à croire qu'un autre monde pût surgir au sortir de celui que je quitterais un jour.

Je m'engageai dans les quartiers de l'ouest et arrivai à l'hôtel dont Palabaud m'avait donné l'adresse. Une grosse femme m'y reçut et me dit que mon ami logeait au second étage. Dans une lumière endormeuse, étonné de mon insouciance, je gravis d'un pas alerte des marches recouvertes d'un tapis usé. Les lieux ne m'étaient pas inconnus; je retrouvais une atmosphère familière. Je me souvins de les avoir fréquentés, bien des années auparavant, en compagnie d'une maîtresse de passage: les hommes de mon métier, tout comme les autres hommes, cherchent parfois à échapper à la monotonie de leur vie par quelque courte aventure. Certes, le médecin est ridicule, voire grotesque

devant l'amour. Logiquement, il devrait s'en détourner, car l'amour est fait d'actes instinctifs et spontanés et toute l'existence d'un docteur, dès le jour où il ouvre boutique, n'est plus qu'une suite de gestes, d'attitudes, et de paroles empruntés. Chez lui, le personnage affecté devient le personnage réel : l'ancien, le vrai se dissout et meurt. Tel qui fut don Juan de salle de garde, maintenant quadragénaire, bafouille devant la belle patiente qui s'habille, la consultation terminée. Gauche, maladroit, il voudrait changer le ton du dialogue ; mais ce ton, une fois fixé, est immuable. La femme paraît facile et encourage. Le médecin ne peut vaincre en lui-même l'obstacle qui les sépare : « Restez encore, madame. » « Mais, docteur, vous avez des clients qui attendent... » Elle s'étale cependant en un fauteuil. Le praticien offre gauchement une cigarette, voulant par ce geste inattendu créer tout à coup une atmosphère familière, déjà intime... Ces comédies sont parfois le prélude à des rendez-vous tels que ceux dont je venais de retrouver un exact souvenir. L'on s'y rend nerveux, à l'heure fixée, comme à une convocation de police. La porte une fois close, il est un instant cruel et redouté : spectateur impassible de la nudité d'autrui, le médecin doit se dévêtir à son tour et cet acte, plus encore que celui qui va suivre, l'épouvante et le rend maladroit ; mais la honte est bue, les gestes nécessaires sont accomplis ; et comme un vieux gymnaste aux jointures anky-

losées, s'essayant maladroitement aux exercices de barres et de trapèze de sa jeunesse, le médecin se démène gauchement sur le divan d'un hôtel borgne.

Je ne pensais plus à la Polynésie; j'en étais à ces souvenirs et à ces réflexions lorsque je frappai à la porte entrouverte; elle était d'un bois léger. Comme nul ne répondait, je la poussai et entrai, ébloui par la lumière d'une ampoule électrique brillant au-dessus d'un lavabo. Assis dans un fauteuil d'osier, Palabaud me regardait. Du visage ancien survivait en ma mémoire le dessin précis de deux plis parallèles issus de la naissance des sourcils et qui s'élevaient en creusant légèrement le front. À cause de ce net souvenir, mon premier regard s'étonna d'un changement. Les rides que je reconnus avaient été l'ébauche d'un vaste rayonnement de plis profonds, d'abord montants, puis horizontaux, ondulant jusqu'aux tempes. Je reconnus encore le nez qui, dans le visage amaigri, avait pris plus d'importance. D'une abondante toison noire subsistait une chevelure d'un gris de poussière, mousseuse, rare, comme mitée par endroits. Il m'observa, étonné lui aussi des changements de mon visage, de mes vêtements, de mon attitude. Nous nous taisions, gênés ou émus. Notre silence se prolongea. Extraordinairement maigre, vêtu d'un pantalon fripé et d'une chemise kaki, les pieds nus dans des pantoufles de cuir, luisants, gonflés par l'œdème, Palabaud ne bronchait pas. Sur le

plancher gisait un journal froissé qu'il avait dû lire un instant et rejeter. Le journal, pensai-je, avait été pour lui comme pour bien des êtres, aux temps anciens, une merveille, une promesse chaque matin attendue et portant sa déception en elle-même : il aimait ce regard matinal sur le monde et sa promesse lointaine, irréalisée, d'un changement qui remuait un coin de l'univers et dont les ondes l'atteignaient déjà. Mais la partie de sa sensibilité qu'affectait ce pressentiment ancien, qu'il ne pouvait définir, et qui concernait peut-être l'essence même de l'enfance s'était, au fil des années, insensiblement dissoute.

Ainsi retrouvai-je Palabaud malade, vieilli, tassé dans un fauteuil. Enfin il me sourit ; je lui souris à mon tour. Mais un mouvement se produisit dans la région la moins éclairée de la chambre. Je me détournai et vis une femme appuyée au mur. Immobile, elle fumait une cigarette et souriait, elle aussi. Sur les traits épais d'une Tahitienne, je cherchai les traces d'une beauté passée. Un long manteau beige s'entrouvrait sur une petite robe de cotonnade ; des sandales chaussaient les pieds nus. L'abondante chevelure dénouée se perdait dans l'ombre. Le silence et l'immobilité ne pouvaient persister plus longtemps. Les sourires s'exagérèrent, crispant les visages.

Nul ne parlait encore, mais un mouvement s'ébaucha : je marchai vers le fauteuil, la femme s'en appro-

cha. Nous étions maintenant tout près les uns des autres. Toujours sans rien dire, je serrai la main des voyageurs: celle de Palabaud, légère, dure, osseuse comme une pièce d'anatomie; celle de sa compagne, vivante, un peu flasque, au revêtement moite et visqueux comme celui d'un batracien, où je retrouvai l'étrange contact aquatique de la chair océanienne.